







hima.rp  
conseil en relations presse  
et relations publiques



Des personnages royaux, des pierres précieuses, un décor souvent surchargé, et la référence constante au temps qui passe. Guillaume Pelloux expose, pour la première fois à Toulouse, 45 toiles et collages qui racontent son univers secret.

Par Vincent Meylan Photos David Atlan



## Guillaume Pelloux

# DES DIAMANTS SUR LA TOILE

**CÔTÉ PILE**, la duchesse de Guise, épouse du prétendant au trône de France dans les années 1925. Elle est royale et lointaine, un peu outrée par l'impudence de l'histoire qui la contraint à l'exil plusieurs fois au cours de sa vie. De la photo initiale, il subsiste le regard bleu, le visage, l'allure. Tout le reste a été réinventé. Les bijoux en saphirs sont devenus des émeraudes. La robe noire s'est transformée en un kaléidoscope chatoyant d'étoffes précieuses, un patchwork digne de Christian Lacroix. Côté face de la paroi de verre sur laquelle sont accrochées les deux toiles : Consuelo Vanderbilt, une héritière américaine, devenue duchesse de Marlborough à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle est tout aussi lointaine, comme si elle s'enroulait dans son destin de paresse du royaume d'Angleterre. En fait, elle y meurt à petit feu. Elle finira même par s'en échapper pour épouser un bel aviateur français, Jacques Balsan. Pour la ranimer, Guillaume Pelloux lui a offert les bijoux d'une autre, des saphirs. Il a accroché sur sa robe de bro-

cart doublé de velours et d'hermine une profusion de bijoux contemporains. Il a bouleversé le décor un peu suranné de cette photo de cour en ajoutant des draperies, des boiseries, des coussins. À ces deux femmes du temps jadis, il a tenté d'offrir un autre destin. Modifier la réalité d'autrefois, en la mêlant à celle d'aujourd'hui, ouvrir les portes de l'imaginaire en brouillant les cartes, clouter ses modèles de pierres précieuses jusqu'à l'excès. C'est la patte, la signature de cet artiste toulousain qui exposera pour la première fois 45 de ses toiles à l'espace Trentotto, à Toulouse. Guillaume Pelloux est fasciné par les pierres, par ce qu'elles racontent ou cachent, les passions qu'elles suscitent, les haines qu'elles transmettent. D'ailleurs, il les « collectionne » depuis plus de quinze ans. Dans les catalogues d'exposition, les magazines de mode, les livres d'art. Photocopiées, agrandies, découpées, elles s'entassent dans des boîtes en attendant de venir orner le visage ou le corps de ses mannequins d'un jour.

Pour lui, c'est une forme de médecine. Les pierres le distraient de la réalité quotidienne, elles lui permettent de s'échapper dans sa bulle dorée. Ses modèles sont souvent illustres, mais ils ne prennent la pose qu'une seule fois. Et pour cause, à une ou deux exceptions près, ils appartiennent tous à un monde révolu, celui des fastes d'avant-guerre – celle de 14 –, celui des cours avant les révolutions, les coups d'État, les exils médiocres. Sur un triptyque, il démultiplie des dizaines de fois les visages des invités au couronnement du tsar Nicolas II. Sur ce moment très solennel, rigoureusement ordonné par l'étiquette, il fait souffler un vent de chaos. Les têtes se superposent, comme dans le panier du bourreau au pied de la guillotine. Tout cela vivait en lui depuis plus de quinze ans, depuis le jour où ce passionné d'histoire, de mode et de destins royaux avait

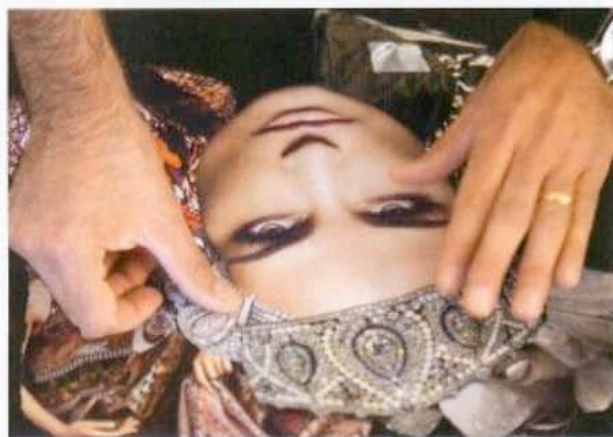
Guillaume Pelloux avec ses toiles, ci-dessus. À gauche, « L'Héritière », un portrait revu par lui de Consuelo Vanderbilt, duchesse de Marlborough. Les bijoux modernes sont de Boucheron.



commencé à s'inventer son monde imaginaire. Un rêve éveillé où il partait se réfugier, loin de tout et de tous, à l'écart des bruits du monde, seul dans son jardin secret, ou presque. « C'est une déception dans ma vie personnelle, il y a deux ans, qui m'a contraint à m'exprimer, raconte-t-il. C'était devenu un besoin vital comme s'il fallait que je montre aux autres ce que j'avais dans la tête. » Ses premières toiles sont les plus violentes. Le visage de l'impératrice Alexandra de Russie, en robe de cour avec diadème, répété plusieurs fois dans un éclaboussement de taches de sang. La famille impériale russe, le tsar, la tsarine et leurs cinq enfants maculés des mêmes taches écarlates. « L'assassinat des Romanov en 1918 est une histoire qui me hante depuis toujours, explique-t-il. C'est un moment où le destin d'une des familles les plus brillantes de l'histoire a basculé dans la terreur et la mort. Pendant très longtemps, je n'ai pas osé monter ces deux toiles. Sans doute parce qu'elles ont un écho très fort avec mes propres angoisses, la peur du temps qui passe, la mort, le vide. » Puis, sa technique évolue avec les premiers collages. « J'ai commencé avec la duchesse de Guise, se souvient-il. Je l'ai créée dans un moment d'excitation extraordinaire. Le portrait de cette femme, si distante dans cette robe noire, ne quittait pas ma pensée. Un jour, en feuilletant un *Vogue* ou un *Officiel*, je ne sais plus, je suis tombé sur toutes ces étoffes chatoyantes. Elles se sont superposées à la robe et j'ai fait ce collage par terre, dans ma chambre. J'avais le sentiment de réapprendre à parler. » Depuis, Guillaume Pelloux colle et colle encore. Bien sûr, les puristes le trouveront peut-être un peu impie. Il transforme les reines en *Marchande d'amour* ou en *Folle*



« Poor Alexandra », ci-dessus, est un de ses premiers tableaux. Depuis, Guillaume Pelloux s'est spécialisé dans la technique du collage.



## IL TRANSFORME LES REINES EN « MARCHANDE D'AMOUR » OU EN « FOLLE DE CHAILLOT ». DE VIEILLES PRINCESSES, BIEN SAGES, DEVIENNENT DES COURTISANES EN FIN DE PARCOURS.

de *Chailot*. De vieilles princesses, bien sages et un brin ennuyeuses, deviennent des courtisanes en fin de parcours. Mais lui s'en moque. Sa fascination pour ces personnages d'autrefois n'est pas servile ou béate. Au contraire, rajouter de la passion dans des existences un peu mornes, n'est-ce pas aussi une manière de leur rendre hommage? Même si tout cela n'est que virtuel, puisque le temps a passé. D'ailleurs, au deuxième coup d'œil, c'est cela que l'on

remarque dans son travail, cette omniprésence du temps sur toutes les toiles. Comme si l'artiste tentait de l'exorciser pour ses modèles tout en l'arrêtant pour lui-même. Guillaume Pelloux avait besoin de parler, il a choisi de peindre et de coller. Parce qu'il avait parfois l'impression de justement perdre son temps. Parce qu'il avait peur de voir sa vie lui échapper. À la Biennale d'art contemporain de Toulouse, au mois de janvier 2010, il présentera deux

toiles. Baptisée *La Païva*, l'une d'entre elles représente une vieille princesse, petite-fille de la reine Victoria, qu'il a transformée en devanture de joaillerie. Mais, regardez un peu le décor, organisé dans quatre directions, exactement comme une rose des vents. Les symboles, la pendule du temps qui passe, les portes entrouvertes de l'avenir... sont disposés autour du personnage central. Ils symbolisent son passé, son présent, son futur. Le sien. Celui de la personne qui s'arrête devant la toile. Et celui de l'artiste, bien sûr. Avec toujours la même interrogation, lancinante et un peu angoissante : faut-il pousser la porte et entrer dans l'avenir, même s'il est incertain? ●

EXPOSITION « Histoire: chapitre I » du 26 novembre 2009 au 27 janvier 2010, Espace Trentotto, 38, boulevard de la Gare, 31000 Toulouse. Site internet: [guillaume-pelloux.fr](http://guillaume-pelloux.fr)